

ANNEE 1942

Cette année fut celle de la grande expansion de notre mouvement et de notre journal COMBAT aussi bien sur le plan national que local. Pendant la quasi totalité de l'année nous n'étions pas occupés et durant le premier semestre nous n'avions presque pas commencé notre action violente susceptible de mobiliser la police de Vichy contre nous.

LE SUCCES NATIONAL DE COMBAT

Une flamme a besoin d'être entretenue, le journal COMBAT fut celui qui entretient notre flamme de résistants. Plusieurs événements ont conditionné le développement du mouvement :

Le 1er Janvier 1942, Jean MOULIN, délégué du Général DE GAULLE auprès de la résistance, est parachuté près de Salon. Courant Janvier il rencontre à Marseille notre chef national, Henri FRENAY, et lui remet des instructions et des fonds (250 000 Francs). Les instructions aboutiront à la création de l'armée secrète.

A partir de ce moment là un cordon ombilical s'est établi entre la résistance intérieure et celle extérieure de la France libre, il ne sera plus rompu. Le mouvement COMBAT rentrera dans l'allégeance gaulliste. On lira dans le journal un certain nombre de phrases choc de notre éditorial résumant la pensée de FRENAY : « *un seul chef De Gaulle* » ou bien « *l'unité de la France se fera derrière le Général de Gaulle* », « depuis le jour de l'armistice il est un homme qui n'a jamais douté, le Général de Gaulle » - COMBAT DECEMBRE 1942.

Un autre événement est le retour de LAVAL, le 18 Avril 1942, alors que PETAIN l'avait évincé antérieurement. Ce retour montre l'incapacité de PETAIN à résister à LAVAL et à la pression allemande, il ira donc de capitulation en capitulation.

De ce fait, Mai/Juin 1942 sera l'année de la rupture de COMBAT avec PETAIN alors qu'auparavant le journal avait évité de l'attaquer directement.

FRENAY là encore avait pris sa plume et écrit « *à Vichy il y a le clan des cyniques (Marion BONNARD), le clan des mégalomanes (LAVAL) et le clan des imbéciles représenté par le Maréchal et son entourage* » (COMBAT JUIN 1942) et aussi « *le Maréchal n'a cessé de mentir, le recueil de ses discours est une collection de parjures, l'anagramme de PETAIN c'est INAPTE* » (COMBAT DECEMBRE 1942) et aussi « *lettre ouverte au Maréchal PETAIN, le mythe de PETAIN a vécu..... vos étoiles s'éteignent.* »

En 1942, PETAIN a ordonné le procès de RIOM. Notre journal écrivait : « *quels sont les responsables de la défaite, ce sont PETAIN, WEYGAND et leur débile GAMELIN* ».

En Février 1942, la police de Vichy avait arrêté une cinquantaine de patriotes en zone sud, COMBAT écrivait : « *LA POLICE NATIONALE CONTRE LES PATRIOTES et traitements infligés aux résistants arrêtés* ». (COMBAT FEVRIER 1942).

En Juin 1942, à l'occasion de « la relève » COMBAT attaque LAVAL, marchand d'esclaves et rédige le tract commun « *pas un homme pour l'Allemagne* ».

Quand nous lisions ces textes nous jubilions littéralement. COMBAT, dans l'année 1942, a dépassé les 100 000 exemplaires par mois.

10 JANVIER 1942 - L'ARRESTATION DE BASTOS

Cette année a bien failli mal commencer pour moi. Pour parler familièrement, j'étais un homme choc de BASTOS. Le fils FRANCOIS en était un autre. BASTOS ne se contentait pas de prêcher la bonne parole résistante, il payait de sa personne et agissait côte à côte avec les équipes.

Le 10 Janvier, en fin d'après-midi, Simone GEOFFROY, notre agent de liaison, passe à mon domicile, Avenue des Diables Bleus. Elle ne me trouve pas et rencontre ma mère. Elle venait de la part de BASTOS. Celui-ci voulait que je me joigne à une petite équipe chargée de coller des affiches et papillons gaullistes dans une ville de voisinage, Cannes ou Antibes. Je n'ai pu être rejoint à temps et l'équipe, comprenant BASTOS et le fils FRANCOIS, est partie sans moi.

Quelques jours après, Simone m'a appris que dans la nuit même ils avaient été surpris en train de coller par les policiers. L'un des afficheurs avait essayé de fuir mais BASTOS et FRANCOIS avaient été arrêtés et restèrent plusieurs mois détenus. Ils furent condamnés à quatre mois de prison.

Si j'avais ce jour là rencontré Simone GEOFFROY je serais parti avec l'équipe et j'aurais subi le même sort.

Cette sanction me paraît avoir scellé le sort de BASTOS et de FRANCOIS pour l'avenir. A leur sortie ils sont devenus des clandestins ayant perdu toute attache légale et prêts à encourir à leur sortie n'importe quel risque.

DEBUT 1942 - MA RENCONTRE AVEC MONSIEUR COMBOUL

Comme déjà indiqué, pour limiter les risques d'arrestation, nous devons nous compartimenter au maximum dans le cadre des sizaines organisées par notre fondateur.

Un résistant ne devait connaître au maximum que les membres de sa sizaine car une personne arrêtée ne peut pas sur la pression ou la torture indiquer à la Police quelqu'un qu'elle ne connaît pas.

De ce fait, quand j'ai fait la connaissance de tel ou tel responsable, cela ne signifie nullement qu'il ne commence à militer qu'à partir de cette date et il a très bien pu entrer dans le mouvement un an avant.

Cette réflexion est valable aussi bien vis-à-vis de Monsieur COMBOUL que de Jean CONSTANT. Je me borne à indiquer à quel moment je les ai rencontrés.

Mes contacts avec Monsieur COMBOUL datent de la création du mouvement COMBAT donc de Décembre 1941 ou Janvier 1942.

Monsieur COMBOUL, dont le pseudonyme était ARNOUX, était le chef du mouvement COMBAT à Nice et zone environnante. Son activité est bien connue car mentionnée dans plusieurs ouvrages. Il a été choisi par Claude BOURDET.

FRENAY dans « *la nuit finira* », page 142, écrit :

« Quand ai-je rencontré BOURDET pour la première fois, c'est à Cannes, j'en suis sûr au début du mois de Mai 1941..... »

Et plus loin :

« A la fin de notre premier entretien, je lui confie l'organisation des Alpes Maritimes puisqu'il y réside et y travaille. »

Donc en Mai 1941, Claude BOURDET est chef départemental MLN.

Un mois après, Claude BOURDET rencontre le journaliste Raymond COMBOUL et le bombarde chef de Nice et de la rive gauche du Var - cf « L'aventure incertaine ».

D'après ces récits, ce dernier serait rentré par la grande porte, chef de mouvement d'une grande partie du département en Juin 1941, c'est un hommage à ses compétences.

Au moment où j'ai été présenté à Monsieur COMBOUL, en ma qualité de chef des jeunes de COMBAT, le mouvement était structuré et organisé et comportait un nombre appréciable d'adhérents et plusieurs groupes d'adultes.

Monsieur COMBOUL était mon chef direct et j'ai dépendu de lui pendant une bonne partie de l'année 1942. Il était alors directeur ou sous directeur de la STE DES PATES CERES dans un immeuble sur le port de Nice à l'emplacement du quai côté Lazaret.

J'allais le voir environ une fois par semaine et j'attendais assis dans le couloir qu'il puisse me recevoir dans son bureau pour me donner ses instructions. J'emportais de chez lui dans ma serviette une liasse de journaux « COMBAT » ou parfois « TEMOIGNAGE CHRETIEN ».

Monsieur COMBOUL, que je considère comme un chef prestigieux, était un homme de très belle diction avec accent parisien, il avait toujours une allure très élégante, il était flegmatique. Il avait travaillé avec l'armée anglaise pendant la guerre. Il était chaleureux avec moi et m'accueillait avec ces mots « alors PERRON quoi de neuf ». Je lui faisais alors mon rapport.

Monsieur COMBOUL avait une grande confiance en moi. Il connaissait aussi quelques uns de mes adjoints et nous avait évalués.

Plus tard quand je l'ai revu après la libération, il m'a fait cette confidence : « j'avais envisagé pour vous jeunes hélas la possibilité d'une arrestation et même de torture... je m'étais dit PERRON tiendra.... par contre UNTEL, son adjoint, risque de lâcher !.... »

Heureusement pour moi je n'ai jamais été arrêté pour vérifier ou infirmer l'appréciation de Monsieur COMBOUL. L'adjoint lui l'a été et il a été déporté.

Vu l'amitié établie entre nous, Monsieur COMBOUL m'avait aussi demandé de le voir à son domicile personnel de célibataire qui se trouvait alors dans le voisinage de l'église du voeu. Plus tard Monsieur COMBOUL est allé habiter Promenade des Anglais.

A cette époque régnait une étanchéité entre les groupes de jeunes et groupe d'adultes, les jeunes préféraient d'ailleurs être dirigés par un jeune.

Lorsque Claude BOURDET a quitté les Alpes Maritimes pour rejoindre à Lyon Henri FRENAY, Monsieur COMBOUL est devenu chef départemental COMBAT, ce en Juin 1942.

DEBUT 1942 - MA RENCONTRE AVEC JEAN CONSTANT

J'ai connu CONSTANT quelques mois après COMBOUL.

Le Général BERTIN-CHEVANCE, dans un livre écrit en 1990, donc près de 50 ans après les faits, « 2000 heures d'angoisse », rubrique les balbutiements de la Résistance, page 42, écrit :

« Dans le Var le lieutenant TEULIERES avait pris les choses en mains avant de passer le relais au moment de son départ pour l'Indochine au chef de gare de St Raphaël, RUELLE qui signait LN « Libération Nationale ». Il étendra les premiers sizaines jusqu'à Nice avec l'aide de CONSTANT l'Albanais avant que Claude BOURDET, quelques mois plus tard, ne prenne lui-même la direction du département. »

De son côté Henri FRENAY dans son livre publié en 1973, « La Nuit Finira », page 102, pour une période qui paraît être Mars 1941, FRENAY écrit :

« L'implantation hors de la ville (Marseille) est beaucoup trop lente. Cependant une antenne a été poussée à Nice avec CONSTANT dit l'Albanais, à St Raphaël où je me rends RUELLE a bien travaillé. »

J'avoue bien humblement que j'ignorais totalement cette antériorité concernant Jean CONSTANT.

Cela tient certainement au cloisnement obligatoire de notre mouvement et à mon modeste niveau dans le commandement. Au surplus CONSTANT était extrêmement indépendant et disposé à s'intégrer le plus tard possible dans une structure préétablie.

Là encore je raconte ce que j'ai vécu:

Au début 1942, l'un de nos chefs de groupe jeunes au lycée était Michel DEROUIN, fils d'officier, lui-même se destinait à St Cyr, il avait déjà l'esprit et la discipline militaires. Il avait des yeux bleus et portait lunettes.

Un jour, qui devait se situer début 1942, DEROUIN vient me voir en me disant : « Jacques je compte te présenter le chef d'un groupe important de volontaires engagés dans la résistance mais qui cherche un contact avec la direction départementale du mouvement, le chef est Georges COTTA, es-tu d'accord pour le rencontrer, je réponds de lui ».

J'ai été d'accord et je me rends avec DEROUIN dans un immeuble Rue Trachel au dessus de la voie ferrée, nous grimpons quelques étages et nous pénétrons dans un appartement atelier de tailleur avec sur une table des morceaux de vêtements, des doublures, des épingles. Le maître des lieux, Georges COTTA, tailleur, était assisté par son frère.

Georges COTTA, au nom de guerre Jean CONSTANT n'a pas besoin d'être présenté, il me serre la main avec vigueur, il était très robuste.

Je suppose qu'en Janvier 42 BERTIN-CHEVANCE ayant été arrêté et emprisonné pendant les mois de Janvier/Février, CONSTANT pendant cette période a dû perdre le contact avec BERTIN.

CONSTANT me propose alors de me faire tenir, à l'intention de la direction départementale COMBAT, une bobine de films émanant des services de Vichy concernant les dispositions prises par la police pour le maintien de l'ordre dans les Alpes Maritimes. Il voulait ensuite le contact avec notre direction.

J'ai reçu la bobine de films, je ne l'ai pas personnellement visionnée. Je l'ai transmis à mes chefs, elle était destinée à Londres. Le film était paraît-il intéressant.

Quelques temps après, j'ai reçu l'accord de mon chef COMBOUL et j'ai présenté Jean CONSTANT car évidemment l'envergure de ce dernier dépassait celle d'un groupe de jeunes.

J'ai gardé pendant quelques temps contact avec ce dernier lui amenant même au début des journaux COMBAT, ce qui paraît évidemment un paradoxe par rapport à plus tard. Ensuite, j'ai appris que Jean CONSTANT avait eu des responsabilités en matière de renseignement puis qu'il était devenu responsable ROP (Propagande de COMBAT) et que ses attributions ne cessaient de se développer au point qu'il a fini par imprimer régionalement le journal

Au moment de l'arrestation des responsables M.U.R, en Mai 1943, CONSTANT a repris son indépendance. Si je voulais schématiser, je dirais COMBOUL a représenté le premier mouvement COMBAT et CONSTANT le deuxième mouvement COMBAT.

J'ai eu le dangereux et rare privilège d'appartenir à l'un puis à l'autre des mouvements.

MARS/AVRIL 1942 - L'ARMÉE SECRÈTE

Pour comprendre cette notion, il faut se rappeler le schéma directeur imaginé par Henri FRENAY en Août 1940. Pour la création du mouvement de libération nationale, ce schéma d'esprit militaire s'inspirait des divers bureaux de l'armée. Il comportait trois services :

- le recrutement organisation propagande (ROP)
- le renseignement
- le choc qui impliquait la création de groupes armés.

Au début, vu le petit nombre de nos adhérents, il y avait très peu de spécialisation entre nous.

En Mars/Avril 1942, Monsieur COMBOUL me dit « Londres » a décidé de séparer la partie militaire de la partie propagande du mouvement. La partie militaire s'appellera dorénavant l'armée secrète (la fameuse AS).

Cette réorganisation partait de l'idée suivante : les militants qui diffusent tracts et journaux ou qui recrutent sont obligés de se montrer et s'exposent de ce fait à être découverts par la police et d'être arrêtés et condamnés. Ils risquent donc de ne pas être disponibles le jour futur de notre libération.

Déjà, dans les Alpes Maritimes nous avons subi des arrestations importantes, il apparaissait donc nécessaire de créer des groupes militaires qui n'auront aucune activité présente qui resteront très clandestins et qui prendront les armes plus tard pour aider les alliés à libérer le territoire, ces groupes militaires constitueront l'armée secrète.

Qui dit armée dit préparation militaire, le combat cela s'apprend. Nos groupes d'AS devaient donc l'un après l'autre s'entraîner au maniement d'armes avec des militaires ou anciens militaires. Nous avons donc appris à monter et à démonter une unique mitrailleuse « Sten » que nous nous passions d'un groupe à l'autre. C'était une arme vraiment robuste et rustique qui ne craignait vraiment rien même pas la boue.

Une seule précaution toutefois, ne pas donner de coup violent sur la crosse sinon la Sten partait toute seule et percutait une balle. Dans les maquis il y a eu plusieurs blessés de cette façon.

Chaque chef de nos sizaines, une fois instruit, instruisait ses hommes. Nous avons aussi appris à lire les cartes d'état major, nous avons été aidés dans cette tâche par le groupe le plus militarisé, celui des volontaires étrangers dirigé par FLAVIAN.

Monsieur COMBOUL bien entendu était devenu chef de l'AS de COMBAT et nos groupes de jeunes en faisaient partie. Il nous semblait en maniant la Sten que nous nous approchions de la lutte armée et de la libération mais il faut dire que chez nous la séparation armée/propagande était toute théorique.

Nous faisons un peu de tout, entraînement militaire mais aussi distribution de tracts et journaux mais voulions avant tout de l'action, c'est-à-dire faire tout ce qui pouvait être utile à la résistance et aux alliés, par exemple renseignements.

Dans cette optique, la personne à qui nous fournissions les renseignements militaires était le Colonel ROSSI qui devait être membre du SR de Londres.

Avant l'occupation italienne, c'est-à-dire avant le 11 Novembre 1942, nous donnions surtout des photos de la côte, des listes de collaborateurs ou de membres d'organisations ennemies

(PPF, etc.....), après l'occupation des renseignements sur les emplacements de troupes, les batteries cotières ou le trafic. Une fois, je me rappelle, le Commandant GAGNEPAIN à la SNCF m'avait donné sur une certaine période tous les mouvements de trains et de matériel.

J'ajoute que les autres mouvements de résistance « FRANC TIREUR et LIBERATION » ont adopté nos schémas d'organisation et avec quelques mois de retard ont eu leur propre AS et autres services verticaux dont je parlerai.

Au sujet de l'AS, j'aimerais évoquer une personne que j'ai bien connu « le Capitaine VALLIN (Roger LIGAULT) ». Il avait, pendant un certain nombre d'années après la guerre de 1914, servi dans l'armée comme capitaine puis était rentré dans le « civil ». Même s'il a pu à un moment donné s'occuper de propagande, je pense qu'il s'est occupé aussi des affaires militaires car c'était le seul qui était vraiment compétent en la matière.

Toutes les fois où je l'ai rencontré, sa conversation privilégiée portait sur les offensives de MANGIN pendant la guerre de 14/18 et sur ses préparations d'artillerie. Monsieur LIGAULT, homme robuste et bon vivant, rouge de visage, avait un style tout à fait militaire, il portait des lunettes, il habitait Cimiez. Il a été l'un des adjoints de COMBOUL, ensuite il a eu des responsabilités au CFLN. C'était un grand hornête homme au franc parler, pas question de biaiser avec lui.

JUIN 1942 - ZINS ET BRUNOY

A ce moment là, Monsieur COMBOUL, qui vient d'être désigné chef départemental COMBAT, est contraint de déléguer une partie de ses responsabilités et de prendre des adjoints. Aussi vers le milieu de 1942 j'ai changé de chefs et j'ai été en contact avec Messieurs BRUNOY et ZINS.

Le souvenir de BRUNOY, 50 ans après, s'est estompé quelque peu vu la faible période de contact, peut-être s'agissait-il de Pierre BLOCH mais je ne saurais l'affirmer.

Par contre, je me souviens très bien d'André ZINS, pseudonyme ANDRE, responsable adjoint AS. C'était un homme très robuste musclé avec un visage carré, le front dégarni, les cheveux blonds. Il m'avait fait des confidences : avant la guerre il avait appartenu à Paris aux « jeunesses patriotes » et il avait fait le coup de poing sur les boulevards et finalement il avait été déçu. Il ajoutait « on n'était jamais assez nombreux alors on recevait toujours les coups. Je ne voudrais pas que dans la résistance ce soit la même chose et que les jeunes paient pour les autres. »

ZINS était cependant un meneur d'hommes mais comme nous avons quitté l'AS nous avons dû également le quitter.

J'ai appris que ZINS avait une usine de bonbons. Après la guerre, peut-être quarante après, j'ai rencontré ZINS, il était toujours vivant et exerçait la profession de courtier d'immeubles de luxe à Cannes.

JUIN 1942 - MON ACTIVITE SCOLAIRE

Je n'en ai pas beaucoup parlé jusqu'ici, il ne faudrait pas en déduire hâtivement que je me désintéressais de mes études et que je délaissais le lycée pour mes activités résistantes. L'on se tromperait alors lourdement.

En effet, à la fin Juin 1942, j'ai réussi à mener de front activités scolaires et résistantes. J'ai obtenu le bac MATH-ELEM avec mention « assez bien » et à la même session le bac Philosophie avec la mention « bien » et pourtant je n'étais pas en classe Philo. Il faut dire qu'après ces jours mémorables de préparation et d'examens à l'écrit et à l'oral j'étais complètement « vidé » mais heureux.

J'ajouterai même que mon professeur de lettres m'avait envoyé au concours général de thème et version latines mais c'était terriblement ardu. Un autre membre de notre groupe résistant, René PONS, envoyé également au même concours, en agitant les bras horizontalement me faisait signe « moi je nage », pour ma part je lui répondais en agitant les mains de haut en bas pour dire « moi je plonge », bref lui et moi n'avons pas été primés à ce difficile concours.

Mais qui après mes succès scolaires aurait pu deviner que je militais dans la résistance.

Ajoutons cette année là élève du professeur EHRMANN. J'avais eu un prix d'histoire mais je ne me doutais pas alors à ce moment là qu'en résistant nous participions à l'histoire en train de se faire.

14 JUILLET 1942 - NOTRE MANIFESTATION PATRIOTIQUE

D'une manière générale le 1er Mai, le 14 Juillet ou le 11 Novembre la radio de Londres nous demandait de célébrer ces dates anniversaires.

Le 14 Juillet 1942 avait été une date exemplaire, en effet la veille le Général DE GAULLE avait parlé à la BBC et avait demandé aux Français de faire du 14 Juillet une grande manifestation patriotique et d'humanité nationale, de pavoiser de drapeaux tricolores et de défiler dans les endroits fixés.

Cette année là à Nice avait été choisi le bas de l'Avenue de la Victoire et la Place Masséna, nous avions d'ailleurs distribué des tracts à cet effet.

A cette période nous n'avions pas encore subi de grandes pertes et nous n'étions pas occupés. Aussi, nous avons mobilisé nos groupes de jeunes au grand complet, ceux-ci défilaient sur l'Avenue à partir du Boulevard Victor Hugo jusqu'au bas de la Place Masséna et pendant plus d'une heure nous montions et nous descendions en nous saluant.

Il y avait même un des nôtres déployant un drapeau tricolore. Je crois bien que c'était Marcel BAROVERO. Pendant une longue période tout s'était bien passé et les policiers n'étaient pas intervenus car finalement nous ne faisons pas d'attroupement, nous nous contentions de marcher.

A cette époque, deux professeurs célèbres captaient l'attention des étudiants, Henri TEITGEN et René COURTIN. Ils enthousiasmaient ces étudiants en démontrant l'illégalité et l'illégitimité du régime de Vichy qualifié « ETAT FRANCAIS ».

Montpellier a été la ville à l'origine des GROUPE FRANCS. RENOUVIN avait d'abord adhéré au mouvement LIBERTE, créé par les professeurs démocrates chrétiens.

RENOUVIN avait gardé le goût des coups de mains et en Septembre 1941 était allé voir le Professeur TEITGEN pour lui proposer des groupes d'action qu'il avait baptisé « GROUPE FRANCS ». Ceux-ci devaient faire quelques actions spectaculaires mais peu dangereuses, telles des inscriptions à la peinture contre la collaboration.

Ensuite, progressivement le danger était venu et durant le 4ème trimestre 1941 RENOUVIN et ses Groupes Francs, composés d'étudiants de faculté, avaient dans la région R6 (Hérault, Gard, Lozère) accompli des opérations de plasticage de magasins, kiosques, cinémas.

Il paraît même que RENOUVIN avait poussé l'audace ou l'inconscience à aller rendre visite au Préfet de l'Hérault pour le prévenir des actions futures.

Lorsque FRENAY, notre chef national, était venu à Montpellier en tournée d'inspection, il avait rencontré RENOUVIN et l'avait nommé chef national des Groupes Francs mais évidemment tout le travail d'implantation des Groupes Francs restait à faire dans les régions de la zone libre. RENOUVIN s'était mis à la tâche et avait étendu son action.

En Mai 1942, FRENAY avait convoqué à Lyon RENOUVIN pour voir où il en était de l'implantation des Groupes Francs dans les départements. A cette époque RENOUVIN avait réussi à créer des Groupes Francs dans la quasi totalité des régions de la zone sud : Toulouse, Montpellier, Brives, Lyon, Marseille.

Au début Londres avait été assez réticent sur l'action directe mais ensuite le Général DE GAULLE avait donné son feu vert et les opérations spectaculaires coordonnées dans les diverses régions avaient commencé en Juillet et Août 1942.

JUILLET 1942 - LES GROUPE FRANCS DE COMBAT DANS LES ALPES MARITIMES

C'est à cette date qu'ont été formés à Nice et dans les Alpes Maritimes les Groupes Francs de COMBAT. 50 ans après c'est toujours pour moi un grand honneur d'avoir appartenu à ces Groupes Francs et d'avoir travaillé avec des personnes figurant maintenant dans des livres d'histoire. Je me dis parfois : « au moins j'ai fait quelque chose de bien dans ma vie ».

Les faits se sont passés ainsi : courant Mai 1942 BASTOS s'est retrouvé libre. Il en a été de même de Madame GEOFFROY Simone, du fils FRANCOIS. Ils n'ont pas mis longtemps à récupérer et très vite ils ont repris une activité résistante je dirai même à plein temps.

BASTOS est venu à Nice, a cherché à me voir, il m'a rencontré, nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre. BASTOS m'a dit : vous les jeunes vous aimez l'action je vais vous donner une occasion, nous allons créer à Nice des groupes d'action chargés de combattre et d'effrayer les collaborateurs et cela sans attendre la libération, nous allons faire principalement des opérations de dynamitage mais il faudra agir dans le plus grand secret et ne prendre que les jeunes les plus décidés et ceux qui parlent le moins car c'est très dangereux. Tu feras donc un choix et tu prendras des volontaires, ceux qui ne le seront pas resteront à l'AS ou à la propagande.

J'ai accepté d'enthousiasme car la perspective de distribuer seulement tracts et journaux sans rien faire d'autre en attendant la libération ne nous plaisait guère.

Peu de jours après, BASTOS m'a présenté aux futurs responsables Groupes Francs, nous nous sommes retrouvés à 3 ou 4. BASTOS avait amené avec lui une personne qu'il nous a présenté comme le chef national. Il avait comme pseudonyme RICARD puis JOSEPH. C'était un homme très grand avec de grandes mains et de grands pieds, il portait des lunettes et fumait la pipe, il était plein d'allant. Plus tard j'ai appris que c'était Jacques RENOUVIN qui allait devenir célèbre.

Je ne l'ai personnellement vu au maximum que deux ou trois fois dans les grandes occasions.

BASTOS était l'adjoint du chef national Groupes Francs mais au début il s'occupait aussi de la région. Simone GEOFFROY elle aussi avait repris du service, l'équipe héroïque du début s'était retrouvée aux Groupes Francs.

Le chef militaire qui allait commander notre action dans les Alpes Maritimes était le Général BARDI DE FORTOU. C'était un général à la retraite, âgé, d'une très grande courtoisie, très « vieille France ». Il habitait de l'autre côté du Boulevard Gambetta, 13 Rue des Orangers. Combien de fois je suis allé à son domicile chercher des instructions.

Une dame très brune, plus jeune d'une trentaine d'années, venait m'ouvrir : Henriette, c'était Madame de FORTOU, elle militait avec nous.

Dans l'appartement du général figuraient des meubles de qualité, style fonctionnaire colonial, il y avait aussi une ancienne photo du général avec ses décorations et notamment la rosette de la légion d'honneur.

Participait aussi à la réunion inaugurale, Pierre SEGUIN, le chef départemental Groupes Francs. Par la suite je suis allé le voir à son fonds de commerce aux CAFES CIMA, Rue de la Préfecture. La Préfecture était donc en face.

Comme Pierre n'était pas toujours libre, on l'attendait dans le magasin. Je regardais les brûloirs à cafés dans lesquels des balais faisaient tourner le café vert aux fins de torréfaction. Le magasin de Café donnait sur deux rues et permettait de sortir sans être trop remarqué. Le bureau de Pierre avait une lucarne permettant de voir ce qui se passait dans le magasin. Pour des clandestins l'agencement était commode.

Quand Pierre n'était pas libre, je rencontrais son beau-frère Guy qui s'appelait peut-être MALEPART. C'était un homme calme aux yeux bleus, aux cheveux grisonnants, il avait toujours une blouse grise de travail et je le revois avec sa pelle en cuivre manipuler les grains de café. Guy me transmettait aussi les instructions de Pierre.

Pierre SEGUIN était grand et solide avec un teint très brun, il avait une voix un peu aigüe. Il mettait au point les actions et me remettait le matériel.

Comme nous tenions à rester entre jeunes, il a été convenu qu'il y aurait un Groupe Franc de jeunes dont je serais le responsable départemental.

Notre organigramme était donc le suivant :

* chef national Groupes Francs	RICARD
* adjoint au chef national	BASTOS
* chef militaire	Général BARDI DE FORTOU
* chef départemental GF	Pierre SEGUIN
* chef des jeunes	moi-même.

Au début, en Juillet 1942, à Nice il n'y avait pas de nombreuses sections : les Groupes Francs à l'origine c'étaient d'une part les étudiants et d'autre part les volontaires étrangers dirigés par le lieutenant FLAVIAN. A raison du cloisonnement obligatoire nous ne réunissions pas avec le groupe des adultes mais j'ai appris seulement que nous avons un Groupe Franc à Cannes avec JALLAT de l'Hôtel de Paris et un autre groupe à Cagnes.

Nous les Groupes Francs nous nous considérons comme de véritables combattants, nous étions militarisés et hiérarchisés. Notre formation de base n'était plus la sizaine comme au début du mouvement de libération mais le triangle GF composé d'un chef et de deux adjoints. C'était largement suffisant pour provoquer un attentat et trois personnes parlent beaucoup moins que six.

Un triangle était souvent composé de jeunes du même quartier. Je pense par exemple :

- au triangle PERTINAX avec ADAM
NOTRE DAME avec PIERARD
DU PORT
DE RIQUIER.

Après une action importante pendant quelque temps « nous faisons les morts ».

Nous n'agissions pas à la fantaisie ou au petit bonheur. Aucune opération n'a été entreprise sans les ordres exprès de nos chefs. N'oublions pas qu'un général nous commandait sur le plan départemental. En principe le BCRA de Londres fixait les lignes générales d'action, c'est-à-dire le genre d'objectif à attaquer selon les périodes, ensuite notre chef national coordonnait les opérations de dynamitage, de plasticage ou de destruction à opérer dans les régions.

Jean MOULIN servait d'intermédiaire avec le BCRA de Londres. Après la guerre j'ai retrouvé trace des ordres donnés aux Groupes Francs.

Laure MOULIN, dans son livre, donne quelques dates. Le 24 Juin 1942 le Colonel PASSY de Londres transmet aux organisations de résistance ses consignes d'action politique et de sabotage.

Le 19 Août 1942, Jean MOULIN dans son courrier, Réponse au Colonel PASSY, rend compte des opérations réalisées et écrit :

« Déjà de nombreuses opérations conformes à vos directives ont été effectuées dans de nombreuses villes de la zone non occupée, destruction de magasins, de vitrines appartenant à des collaborateurs notoires, au PPF, bureaux de la légion antibolchevique, à la légion du SOL, chahuts organisés dans les salles de spectacles, boycottage de réunions de propagande de Vichy. La plupart de ces manifestations ont été montées par COMBAT avec des équipes spéciales qui n'ont pas jusqu'ici été inquiétées par la police à raison des précautions prises. »

Les équipes spéciales dont il parle c'étaient les Groupes Francs.

Ce dernier dans son courrier à Londres réclamait : *« des ampoules lacrymogènes, des pastilles incendiaires, des crayons à retardement ainsi que des mitraillettes d'instruction. »*

Là aussi Jean MOULIN énumère une partie du matériel qui nous était nécessaire. Parlons un peu de ce matériel. Au début nous n'étions pas riches, nous avions bien sûr des détonateurs, des bâtons de cheddite enveloppés dans du papier huilé marron provenant des carrières voisines (Alpes ou St Raphaël), ce matériel était fourni par des résistants ou sympathisants qui oubliaient de fermer à clés les dépôts. Comme systèmes de mise à feu, nous avions des cordons d'amadou à combustion lente ou parfois du cordon bickford nettement plus rapide.

Henri FRENAY dans « La Nuit Finira » donne une précision intéressante sur la préparation d'explosifs par des professeurs de faculté, il écrit, page 30 : *« mais il manque toujours d'explosifs et de simples pistolets WARTER à Clermont-Hamburger à Montpellier dans les laboratoires de la faculté fabriquent des bombes artisanales FONSOU et ses camarades sur R3 dévalisent un dépôt où sont stockés les fusils de chasse et les pistolets que la population a été forcée de livrer aux autorités. »*

Plus tard les Groupes Francs de COMBAT et leur chef RICARD (RENOUVIN) étant devenus célèbres, par leurs résultats et actions, les services de Londres ont eu confiance en nous et nous ont parachuté du matériel beaucoup plus performant : les fameux pains de plastic, les « time pencils » (crayons à retardement avec des cercles de couleurs différentes indiquant la durée du retard avant mise à feu), les plaquettes incendiaires, les plaquettes magnétiques pour les voitures, les engins avec chevalets pour les rails et même les appareils de commande à distance.

A l'époque nous jeunes étudiants ou lycéens nous avions des connaissances en chimie mais nous n'étions pas des techniciens militaires ou des spécialistes en explosifs. Aussi, en Juillet Londres nous a envoyé un instructeur pour nous former, il est arrivé avec sa valise, il y avait des échantillons de tout le matériel plastic et autres.....

Un par un il nous a montré comment nous servir du matériel, il triturait le plastic avec dextérité puis il est reparti je crois par le train avec sa valise comme un simple représentant.

BASTOS a continué notre instruction et fourni le matériel. Je le revois encore nous prodiguer ses conseils pour les cordons d'amadou utilisés aussi dans les briquets vous le trouverez dans les bureaux de tabac. On l'allumait avec une cigarette, l'amadou est à combustion lente, la fin du cordon d'amadou étant placée dans un détonateur qui explosait en nous donnant un répit de dix minutes à un quart d'heure pour nous permettre de nous éloigner et de quitter le quartier.

En ce qui concerne les crayons fournis par les britanniques, il s'agissait de crayons en métal de la grosseur d'un stylo, ils comportaient deux parties, dans l'une un petit tube de verre qu'il fallait briser au moment voulu, à ce moment là l'acide contenu dans le tube rongait un petit fil de métal retenant une petite masselote percuteur. Quand le fil était rongé un ressort projetait le percuteur sur une capsule de fulmate qui enflammait le détonateur de la deuxième partie du crayon. L'ensemble faisait exploser le plastic.

En ce qui concerne ce plastic, il était en pains d'un quart de kilogramme ou plutôt de 225 grammes, il ressemblait à de la pâte à modeler et pouvait se pétrir et modeler à la main à volonté. Je me rappelle les mises en garde de BASTOS, *« attention ne coupez jamais le plastic avec une lame de couteau, vous risquez une explosion, le plastic que l'on colle à une paroi ne doit jamais être à l'air libre mais être placé dans un angle ou dans un creux pour que l'effet brisant soit maximal »*.

Nous avons aussi des plaquettes aimantées pouvant être collées contre un véhicule et d'autres noires qui ressemblaient à des morceaux de charbon. On nous avait parlé aussi d'enlever les mèches à huile des boîtiers de graissage des roulements des wagons de la SNCF, ce qui pouvait immobiliser un wagon et paralyser ainsi l'effort de guerre ennemi.

Indépendamment de cela nous avons suivi à nouveau des cours de maniement d'armes par l'intermédiaire de l'autre groupe des GF de COMBAT, celui des adultes volontaires étrangers. Nous avons revu la STEN et aussi les grenades mais surtout en démonstration.

La troisième préparation d'un chef GF était une sorte de préparation psychologique. A ce sujet, je dois rendre hommage à Pierre SEGUIN qui a attiré notre attention sur les risques graves encourus.

Un certain nombre de jeunes de chez nous n'étaient pas totalement conscients des risques, ils avaient été attirés par le goût de l'aventure, le patriotisme, le désir de se dépasser mais au moment d'une action il fallait aussi passer à l'acte, ne pas flancher, être très vigilant et très rapide !

Première recommandation, vider tous les papiers de ses poches avant de partir en mission, être couvert par un ou deux membres du triangle pendant l'action et celle-ci achevée savoir se taire et ne jamais se vanter, faire comme si rien ne s'était passé.

Il était alors un principe policier « que le délinquant revient sur le lieu du délit », il nous était donc recommandé de ne pas le faire ou de le faire de loin car sur les lieux il y a souvent des oreilles qui traînent.

C'est Pierre SEGUIN qui le premier m'a parlé des méthodes employées par les agents de l'OVRA ou de la gestapo : coups, brûlures de cigarettes, membres brisés, supplice de la

baignoire, l'électricité. Méthodes qui hélas ont été employées plus tard contre nos camarades arrêtés.

SEGUIN m'a parlé des méthodes pour essayer de tenir face aux interrogatoires, par exemple gagner du temps, tenir quelques jours pour que les camarades non arrêtés aient le temps d'être prévenus et de partir. Il m'a parlé d'une méthode employée par la gestapo qui remettait en liberté très surveillée un résistant arrêté, ils accompagnaient celui-ci dans les rues où il avait l'habitude de se trouver, ils arrêtaient toute personne qui venait lui parler ou bien disaient « au prisonnier libéré » vous nous désignerez tout résistant que vous rencontrerez sinon ce soir on vous torturera de nouveau.

SEGUIN me disait il faut préparer d'avance sa déposition en désignant en cas d'arrestation certains collaborateurs comme de prétendus résistants. Les vérifications font perdre du temps à la police.

SEGUIN parlait même de capsules de cyanure. Il a contribué à nous donner une certaine résistance morale quant aux dangers qui nous guettaient.

Pour ma part, je me suis répété des dizaines de fois « prudence prudence » et aussi « on ne me prendra pas vivant, on ne m'aura pas vivant »....cela m'a peut être sauvé la vie. Ces idées je les répercutais sur nos chefs de triangle.

La formation technique donnée par BASTOS a duré le mois de Juillet et une partie du mois d'Août. Nous avons été facilités car nous lycéens et étudiants cette période d'été correspondait à une période de vacances et à ce moment là il n'était pas question de partir en voyages.

Au mois d'Août, nous étions donc opérationnels et à partir de ce moment nos actions de plasticages ont commencé. Nous avons accompli avec succès toutes les missions ordonnées par notre direction nationale, régionale ou locale conformément aux directives des services du BCRA et cela pratiquement pendant un an.

Je pourrais très vraisemblablement énumérer les diverses opérations accomplies par les jeunes des Groupes Francs mais ma prudence d'ancien clandestin, même 50 ans après, me commande de demeurer sur un plan général. D'ailleurs certains ouvrages sur la résistance ont donné la liste des attentats et leur date, inutile d'ajouter les noms des triangles d'action.

Je dirais simplement qu'à Nice et dans le département la quasi totalité des magasins des PPF, des SOL, JFOM, francistes, des offices de placement allemands, de la LVF ou légion tricolore ont été détruits par les Groupes Francs, triangles jeunes ou triangles adultes du mouvement COMBAT et plus tard du mouvement FRANC TIREUR de mon ami ALEXANDER et Pierrot ROUX.

Il en a été de même en ce qui concerne de nombreux magasins ou établissements de collaborateurs, fascistes italiens ou indicateurs de l'OVRA.

Certaines nuits plusieurs attentats étaient commis en même temps, notre chef national, RENOUVIN, appelait cela des « kermesses », le mot nuit bleue n'avait pas encore été inventé mais le résultat était le même mais les risques étaient plus grands.

Devant les débris de verre ou les façades noircies, le public indécis réalisait que les forces de l'occupant ou les forces vichystes n'étaient plus seules et qu'il fallait aussi compter avec la résistance active. A partir de ce moment là, PPF, SOL, francistes, collaborateurs se sont montrés beaucoup moins voyants et ont commencé à avoir peur et à comprendre qu'il y avait un risque à collaborer avec l'occupant, nous avons donné du courage à ceux qui en manquaient, aux hésitants.

Même si Jacques RENOUVIN dans d'autres départements avait créé ses Groupes Francs avant Août 1942, c'est à partir de cette dernière date que des actions simultanées des GF ont eu lieu dans plusieurs régions.

Le mot d'ordre était d'éviter à tout prix de blesser des personnes innocentes, aussi nous agissions de préférence à des moments où personne ne circulait, nous veillions à ce que personne ne s'approche. Je citerai un exemple : un jour D.F avait mis en place un engin explosif contre la devanture d'un magasin en utilisant le système de mise à feu du cordon d'amadou, celui-ci comme d'habitude fumait quelque peu. D.F en s'éloignant voit un enfant s'approcher par mégarde pour regarder la fumée. D.F sans la moindre hésitation est revenu vers le magasin a pris l'enfant par la main, l'a éloigné, quelques minutes après l'engin a explosé. L'enfant et D.F ont été indemnes à quelque distance.

C'est peut être facile à raconter....., ce n'est pas tellement facile à faire.

Mentionnons aussi un certain nombre d'opérations de plaquettes incendiaires retard dans les cinémas projetant des films allemands. Simone GEOFFROY, notre agent de liaison, me remettait les plaquettes qu'on déclenchait me semble-t-il en enfonçant une pièce de monnaie.

Mentionnons aussi la création de groupes de GF jeunes dans plusieurs autres villes du département notamment Beausoleil et Cagnes et les actions qui en sont résultées.

Pour le nombre de nos opérations et leur réussite, nous avons nous les jeunes GF à la fin de l'année 1942 reçu les félicitations spéciales de notre chef national et de notre chef régional GF. Dans l'ensemble de la France les actions ont été tellement réussies qu'en quelques mois RENOUVIN est devenu l'homme le plus recherché de France.

En parlant des Groupes Francs qu'il me soit permis d'évoquer quelques souvenirs, la personnalité du Général BARDI de FORTOU.

Pierre SEGUIN m'a raconté que dans le passé le Général avait été très courageux et amplement décoré, il avait été ensuite attaché militaire en Bulgarie. Ensuite il avait vécu à Paris et avait été assez imprudent au moment de l'affaire STAVISKY. On avait je crois utilisé son nom dans l'une des sociétés la FONCIERE ou la SIAM. Le Général ainsi que d'autres avait été condamné à rembourser certaines sommes à titre de dommages et intérêts. Les autres ne payaient rien mais le Général par sentiment d'honnêteté se faisait un point d'honneur à prélever chaque mois une certaine somme sur sa pension de retraite pour payer sa dette, quitte à se priver lui-même.

Le Général DE BENOUILLE m'a raconté une autre anecdotte : un jour BARDI de FORTOU devait rencontrer DE BENOUILLE dans l'arrière pays à Grasse. Le Général avait pris le car

à Nice pour Grasse et pour faire plaisir à son ami résistant, il avait amené une bonne bouteille de vin fin. Il avait posé la bouteille dans le car à côté de lui avec son pardessus. En arrivant à Grasse, au moment de descendre, le Général cherche la bouteille, elle n'y était plus on l'avait volée. Le Général était paraît-il tellement confus et surpris en disant à DE BENOUVILLE : *« vous imaginez avec l'occupation les gens sont devenus tellement malhonnêtes qu'on ne peut même plus garder une bouteille près de soi. »*

J'ajouterai personnellement quelques souvenirs sur le Général. J'allais le voir presque toutes les semaines, il me disait : *« vous savez les jeunes des GF je les aime bien c'est un peu comme si j'étais leur père. Je suis là pour vous commander mais aussi pour vous protéger, les actions de sabotage je suis d'accord pour que vous les fassiez. Plus tard on vous décorera pour cela mais par contre je ne veux pas que vous vous salissiez les mains dans les affaires d'annihilation physique d'agents de l'ennemi. Je ne veux pas qu'il y ait une tâche dans votre vie et dans votre avenir, vous êtes trop jeunes et trop bien pour cela. »*

Ces paroles cadraient d'ailleurs avec la conception de RENOUVIN sur ses « Kermesses » et se situaient à une période où l'occupation allemande n'avait pas commencé.

J'ajouterai encore quelques précisions : au moment de l'affaire STAVISKY le Général avait probablement perdu sa rosette de la légion d'honneur et maintenant bien que très âgé il prenait de très grands risques au delà de ceux de son âge et on avait l'impression que la Résistance avait pour lui une valeur rédemptrice.

Le Général BERTIN CHEVANCE qui a connu un peu BARDI de FORTOU disait de lui « que c'était un curieux Général toujours prêt à accomplir (pour la résistance) des missions de sous lieutenant. Le Général BARDI de FORTOU a été arrêté dans des circonstances que je relaterai, il a été déporté en Italie puis en Allemagne. Il n'est hélas pas revenu. S'il était retourné il aurait retrouvé sa rosette et même bien plus.

J'ignore ce qu'est devenue après la libération Henriette, c'est-à-dire Madame DE FORTOU, qui était beaucoup plus jeune que lui et qui n'ignorait rien des activités de son mari.

25 SEPTEMBRE 1942

Jusqu'à l'été 1942 la Résistance et les Groupes Francs n'avaient eu affaire qu'à la police de Vichy. A partir du 25 Septembre 1942, en vertu d'accords entre LAVAL et les autorités occupantes, les agents de l'ABWEHR et la GESTAPO pénètrent en zone non occupée et peuvent circuler librement et se livrer à leurs activités. Il s'agit de 250 agents. Une antenne de la Gestapo se trouve alors à Marseille avec des agents très dangereux. A partir de ce moment là les Groupes Francs courent un risque maximal.

OCTOBRE 1942 - MATH SUP

En Octobre 1942, j'étais toujours au lycée et je suis rentré en classe de mathématiques supérieures « les Math Sup ». C'est une classe de préparation aux grandes écoles.

L'usage était alors au bizutage par des élèves de mathématiques spéciales les « Math Spé » qu'on affublait du titre de PUISSANCE (PUISSANCE 3 ~~2~~ PUISSANCE 5) ~~2~~)

Il y avait toute une série de cérémonies de bizutage sur lesquelles je ne m'étendrai pas, on nous disait notamment saluez les puissances, chutez BIZUTHS. Moi qui dirigeais alors des groupes d'action, cela ne m'avait pas plu du tout.

Je considérais ce bizutage comme une humiliation et je m'étais rebiffé. Les puissances m'avaient alors fait baisser mon pantalon et m'avaient donné des coups de ceinture sur le postérieur.

Je ne m'étais pas incliné et j'avais fait venir avec moi quelques camarades des groupes qui avaient pris à parti les fameuses puissances et ceux-ci n'avaient plus insisté.

LA VIE DE RESISTANT CLANDESTIN

A propos du lycée, je voudrais donner quelques précisions.

Une année de préparation aux grandes écoles est une année terriblement difficile, pour essayer de réussir au concours il faut travailler un très grand nombre d'heures mais à côté de cela comme chef départemental GF jeunes, il fallait que j'organise toute une série d'actions et que j'assiste à un certain nombre de réunions clandestines.

Le plus compliqué pour moi était de faire cadrer ces deux activités, la scolarité et la résistance active et en plus sans que personne ne découvre mon activité (ni les élèves, ni les professeurs, ni l'administration et bien sûr pas la police). Pour parler familièrement, « *il fallait passer à travers les gouttes sans se mouiller* ».

Dans la résistance active, il y avait deux catégories de militants, ceux qui avaient rompu leurs attaches professionnelles ou scolaires, par exemple par suite d'arrestations ou de dénonciations comme RENOUVIN, BASTOS, FRANCOIS, Simone GEOFFROY et qui sont disponibles à plein temps, ceux là on peut faire appel à eux 24 heures sur 24 mais il existe une deuxième catégorie, ceux qui continuent à être enfermés dans un cadre professionnel ou familial et qui sont tenus à des obligations et à des horaires. C'était mon cas. J'étais tenu à suivre des cours et à les préparer.

Le temps pour l'action était donc en dehors des cours et des contraintes familiales. J'étais très loin de pouvoir sortir toutes les nuits, surtout à l'époque pour chaque opération. Il fallait donc trouver une excuse ou un bon motif, la sortie cinéma ou une préparation chez un ami de classe. Il était terriblement ardu de tout faire cadrer.

Après une opération de plasticage, après une période où le coeur battait beaucoup plus fort, où parfois on courait vite et où la tension était extrême, il était difficile de retrouver son calme absolu et de rentrer chez soi sans s'être fait arrêter et de reprendre la vie commune comme si rien se s'était passé.

Dès qu'une explosion s'était produite, les voitures ou les patrouilles de police envahissaient les rues et interpellaient les passants, il fallait donc à ce moment là se trouver loin du lieu de l'explosion.

De la même façon, en 1942, on ne se promenait pas très facilement à visage découvert avec des bâtons de dynamite à la main. Il fallait avoir une certaine science du camouflage et une certaine rapidité d'action et de dégagement ensuite.

Au sujet des prétextes de sorties je voudrais raconter une histoire amusante.

Ma mère était très pieuse. Moi beaucoup moins. A un moment donné, à l'usine à gaz, un jardinier que nous connaissions s'était fracturé le crâne. Pour un adulte c'était très grave et celui-ci était entre vie et trépas.....

Ma mère avait imaginé alors de prier pour le sauver de faire le dimanche des pèlerinages à Laghet (plusieurs dimanches). Nous prenions le tram dans la Rue de la République ou à la Place Garibaldi qui nous menait à la Trinité Victor, ensuite à la Trinité, Nous marchions à pied jusqu'à Laghet. Nous partions vers six heures du matin.

Cela m'intéressait pour nos actions. Je disais à ma mère « *je pars devant, je te retrouverai à l'arrêt du tram à la Place Garibaldi ou Rue de la République* ». J'allais poser mes explosifs avec un système retard, je rejoignais ma mère à l'arrêt du tram et quand le BOUM se produisait, ressemblant à un coup de canon, je me trouvais déjà dans le tram en partance ou même assez loin.

En cas de difficulté on aurait pu prouver ma présence dans le tram.

Au moment du grand bruit, ma mère me disait « *tu as entendu, on dirait une explosion* », je lui répondais « *tu crois !* ».

Voilà comment pour moi se passait le pieux pèlerinage. Il faut ajouter comme conclusion qu'après plusieurs pèlerinages le jardinier a guéri miraculeusement. Ma mère en a déduit que le Bon Dieu l'avait entendue. S'il en est ainsi..... il a compris que je travaillais pour une juste cause, libérer le pays !

Cette anedocte est absolument authentique.

8 NOVEMBRE 1942 - LE DEBARQUEMENT EN AFRIQUE DU NORD

Les alliés débarquent avec succès en Algérie et au Maroc.

L'Amiral vichyste DARLAN, qui était là par hasard, parait-il pour voir son fils malade, ordonne un cessez le feu. Ainsi l'Afrique du Nord sauf la Tunisie tombe aux mains des Angloaméricains. Ils sont maintenant bien près de nous.

11 NOVEMBRE 1942 - L'OCCUPATION ITALIENNE

En représailles à ce débarquement les troupes allemandes et italiennes occupent la zone dite libre. Les troupes italiennes sont donc arrivées à Nice. La plupart y sont parvenues en train et ont débarqué avec leurs mulets et attirail à la gare St Roch, ensuite elles ont fait un simulacre de défilé qui n'avait rien d'un triomphe.

J'ai mentionné ces deux dates car elles sont essentielles pour la résistance et car elles marquent un tournant dans la guerre.

Avant le 8 Novembre nous avions seulement le ferme espoir de gagner. Après le débarquement des alliés aussi près, l'espoir de triompher était devenu une certitude.

La population qui nous entourait l'avait senti comme nous. Avant, dans sa grande majorité, elle était amorphe. Après le débarquement, il y a eu progressivement beaucoup plus de résistants mais il y avait évidemment une ombre au tableau;

A partir du 11 Novembre, à côté de la police de Vichy, nous aurions affaire à l'OVRA (ORGANIZZAZIONE VOLONTARIA REPRESSIONE ANTIFASCISMO), c'est-à-dire la gestapo italienne et accessoirement à la police allemande.

Après l'occupation, notre groupe a continué et développé son action mais cela devenait beaucoup plus dangereux.

Il faut savoir que dans le code pénal militaire italien « la conspiration » contre l'armée avec armes ou explosifs était punie de mort.

29 NOVEMBRE 1942 - LA FLOTTE DE TOULON

Hitler avait solennellement promis de respecter la flotte française ancrée dans le port de Toulon.

A cette date, les troupes allemandes aux portes de Toulon ont attaqué par trahison notre flotte pour s'en emparer. Celle-ci n'a pu que se saborder dans le port.

Je me souviens quelques jours après être allé voir le Général BARDI DE FORTOU et m'être entretenu avec lui du sabordage je lui disais « *cela ouvrira peut être les yeux des français hésitants* ».

Lui qui était un homme d'honneur et de parole m'avait répondu : « *ce sabordage quel acte triste mais sublime, c'est l'honneur de la marine, c'est l'honneur de l'armée Française qui a été sauvé !* »

DECEMBRE 1942 - LA RADIO DE LONDRES

Il est bien tard à cette date pour parler de la radio de Londres.

Il y a souvent une grande différence entre générations, entre père et fils. Si anachronique que cela puisse paraître maintenant, mon père était réticent sinon hostile à la radio. De ce fait, quant je voulais écouter la BBC il fallait que j'aille chez des amis ou des parents.

Après l'Armistice, pendant près d'un an, mon père a eu comme source d'information le journal de Genève ou la gazette de Lausanne mais à partir du 16 Mai 1941 le gouvernement de Vichy avait interdit les journaux suisses en France.

J'avais comme source d'information les journaux résistants, mon père, « l'Eclaireur de Nice », corrigé par la censure de Vichy qui poussait le ridicule après l'invasion de la Russie par Hitler d'ordonner que l'on remplace le mot Russe par « les soviets » ou les rouges ! et le mot Russie par le mot URSS.

L'Eclaireur était bien maigre comme source d'information objective, aussi ma mère et moi nous poussions mon père à acheter un poste de radio pour pouvoir écouter Londres. Nous y sommes parvenus en Décembre 1942. Mon père a acheté un poste. Il voulait une marque Française mais il n'y en avait plus. Mon père, en désespoir de cause, a pris un TELE FUNKEN BLAU PUNKT. La technique allemande a servi à écouter la radio de Londres pas trop brouillée.

Le soir, après avoir fermé vitres et fenêtres, nous tournions le bouton et avec beaucoup d'émotion nous attendions le signal distinctif TON-TON-TON-TAN « ici Londres les Français parlent aux Français et aussi honneur et patrie, voici la France combattante » ou bien encore « vous allez entendre une série de messages personnels ».

Hélas, de l'autre côté, il y avait la radio Vichyste et notamment un personnage immonde mais ayant beaucoup de talent oratoire, Philippe HENRIOT. Dès qu'il commençait, je tournais le bouton car je ne pouvais supporter sa morgue et son ironie insolente.

Cependant, depuis la fin 1941, les Français en écoutant la radio de Londres risquaient la prison. Aussi, il fallait prendre des précautions, tout fermer et après usage tourner le bouton de radio car le bruit courait que la police de Vichy et plus tard la Gestapo allaient chez les particuliers réouvrir le bouton de radio pour voir sur quelle émission ils étaient branchés et si le bouton était branché sur Londres on arrêtait la personne.

12/15 DECEMBRE 1942 - L'HOTEL DE POLICE

A ce sujet, je me rappelle un incident qui a failli très mal tourner.

La police de Vichy et la police Italienne recherchaient depuis près de 4 mois les auteurs des attentats commis à Nice. En fin 1942, la police de Vichy a cru trouver les auteurs mais elle avait des doutes.

Brusquement, dans la période du 12 au 15 Décembre, la police a interpellé ou convoqué à l'Hôtel Beaulieu-Hollande (Boulevard Maréchal Foch) 5 à 6 d'entre nous, à savoir :

BAROVERO, CASTELLI, ELSAESSER, ADAM, CARUCHET, PEIRANI.

C'était très impressionnant et inquiétant pour nous qui n'avions jamais eu maille à partir avec la police. Pour ma part j'ai reçu une feuille bleue avec le motif « pour une question qui vous intéresse ». L'officier de police qui m'a interrogé s'appelait Monsieur DEVILLE. Son adjoint plus jeune et très agressif s'appelait FLUCHAIRE, il portait la francisque.

Les policiers nous ont fait d'abord attendre longuement dans une petite salle puis nous ont appelé séparément.

Il fait froid ou vous êtes..... venez par ici vous chauffer vous serez mieux....., en guise de mieux je suis rentré dans le bureau des policiers et l'interrogatoire serré a commencé sans ménagements.

L'inspecteur a commencé par ces paroles : *« alors c'est vous qui faites sauter les magasins »*.

J'ai fait un bond de surprise en disant « comment » avec indignation puis j'ai essayé de leur démontrer que les heures fixes de classes et la sévérité de mes parents rendaient impossibles de telles choses.

L'interrogatoire s'est poursuivi une bonne partie de la journée jusqu'à très tard. Pour m'impressionner les policiers m'ont dit : *« vous n'avouez pas alors on va vous garder et vous interner pendant un an ou deux, la loi le permet, vous ne reverrez plus vos parents après on verra.... »*

D'où nouvel étonnement de ma part : *« pourquoi vous me dites cela ! »*

La police avait cependant fait une enquête approfondie : *« le dimanche matin vous et vos collègues vous vous promenez sur l'Avenue de la Victoire et dans vos conversations vous avez parlé d'explosifs.... »*

Nouvelle indignation de ma part mais la ballade sur l'Avenue était exacte. J'ai dû me défendre ainsi pendant des heures. A un moment donné FLUCHAIRE pour m'amadouer me dit : *« je comprends ce que vous faites..... je suis étudiant moi aussi..... »*. Je lui réponds du tac au tac.... : *« si vous êtes un vrai étudiant qu'est ce que vous faites ici..... »*

J'ai réussi ainsi à le désarçonner. Il se précipite sur moi avec férocité. J'ai cru qu'il allait m'étrangler en disant : *« il y a des étudiants qui ne sont pas comme vous et qui ont besoin de travailler..... Décidément vous êtes vraiment trop bête »*. J'avais réussi à une diversion.

A partir de ce moment là, il s'est calmé, à la fin de la soirée il m'a dit : *« je crois que vous êtes trop jeune et trop inexpérimenté pour commander un groupe et surtout un groupe de terroristes... mais pour vos camarades ce n'est pas pareil, méfiez-vous d'eux.... ils vous entraîneront sur une voie dangereuse. La sanction du terrorisme c'est la peine de mort, dorénavant on va vous surveiller, partez vous êtes libre. »*

Dans les deux ou trois jours mes camarades ont subi des interrogatoires analogues.

Ca s'est bien terminé, personne n'a parlé. Nous avons pu passer les fêtes de Noël et Jour de l'An chez nous. Nous avons eu de la chance cette fois là, beaucoup de chance. Le pire n'arrive pas toujours.

Aussi, dans la deuxième quinzaine de Décembre nous avons interrompu nos opérations. Le danger n'était pas totalement écarté.

Deux ou trois mois après nouvelle convocation à l'hôtel de police. Les policiers nous disent : *« Une instruction a été ouverte pour terrorisme, Monsieur ARLES, Juge d'Instruction, affirme que vous ne dites pas la vérité alors nous allons recommencer l'interrogatoire ».*

Là encore nous avons maintenu notre position mais on sentait bien que l'orage approchait.

Comme il faut une conclusion à tout, quelque temps après la libération j'étais dans le bureau du MLN, 1 Place Masséna aux côtés de Monsieur LAURON. Monsieur DEVILLE est arrivé. Nous étions tous les deux surpris. Monsieur DEVILLE qui se souvenait très bien de moi m'a dit : *« vous savez je n'ai pas poussé à fond votre interrogatoire car j'étais aussi en relation avec la résistance mais j'étais surveillé par mes collègues alors il fallait que je fasse du zèle. »*

Je lui ai tout de même serré la main.

Quant à FLUCHAIRE, quelques années après la guerre, l'un des six résistants interrogés est devenu avocat. FLUCHAIRE est allé le consulter pour un procès personnel. Dans l'intervalle il était devenu chef de la police en Savoie.

Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

Je dois cependant être complètement objectif. Il a été écrit que FLUCHAIRE pendant l'occupation a été chef de sous secteur du réseau de renseignement « TARTANE », ce sous le pseudonyme de DOZINE. Il cachait donc bien son jeu.

1942/ 1943 - L'ORGANIGRAMME DES JEUNES DE COMBAT

Des résistants illustrés se sont risqués à une évaluation des forces combattantes de la Résistance.

A titre d'exemple, le Général GUILLAIN DE BENOUVILLE, qui représente approximativement le n° 4 ou 5 du mouvement COMBAT, dans son livre « Le Sacrifice du Matin », in fine, évalue ainsi les effectifs de l'armée secrète dans la région Sud-Est (7 départements), ce en Septembre 1943 :

Région R2, Chef-lieu Marseille :

Bouches du Rhône	4 000 hommes
Gard	3 000 hommes

Vaucluse	2 000 hommes
Hautes Alpes	1 000 hommes
Basses Alpes	1 000 hommes
Alpes Maritimes	11 000 hommes
Var	4 000 hommes

Soit au total 26 000 hommes.

Je pense qu'il est un peu optimiste, chaque chef de groupe ayant tendance à gonfler les effectifs pour se donner de l'importance. En outre, pour des mouvements clandestins il ne doit pas y avoir de liste, il est donc difficile de contrôler.

Le département des Alpes Maritimes, d'après cette statistique, serait de loin le plus puissant et les effectifs théoriques de notre département représenteraient plusieurs fois ceux d'un autre département de la région.

Cela peut s'expliquer par le fait que de très grands résistants y ont oeuvré durablement. Je veux dire Jean MOULIN, Jacques RENOUVIN, Claude BOURDET, DE BENOUVILLE, BASTOS-MONOD.

Nos adversaires irréductibles, la gestapo et la police italienne, hélas étaient très bien renseignés et avaient aussi une opinion.

Le sinistre DUNKER-DELAGE, Chef de la gestapo de Marseille, dans son rapport à ses chefs, le rapport FLORA du 19 Juillet 1943 concernant la région Sud-Est (dénomination allemande région 18) écrit :

« Grâce à l'activité considérable et dynamique de CHEVANCE à Marseille et dans toute la région (la région n°18) serait la plus importante quoique le Général DELESTRAINT (chef de l'AS) alias VIDAL parle dans son interrogatoire de 5 000 à 6 000 personnes. Il y en aurait rien qu'à Marseille 5 000, à Nice 2 000, à Toulon 2000, à Nîmes 3 000. »

Je ne suis pas compétent pour apprécier ces chiffres, seul Monsieur COMBOUL aurait peut être pu le faire mais par contre je puis me risquer à une modeste évaluation des jeunes du groupe COMBAT.

Comme je l'ai déjà indiqué, sous aucun prétexte nous ne voulions être séparés et nous tenions absolument à rester entre nous. Les nôtres étaient répartis en jeunes de l'armée secrète (AS) et jeunes des groupes francs (GF). Je m'occupais de l'ensemble et SUZINI François était mon adjoint pour les questions AS et je participais personnellement à l'activité GF jeunes que je dirigeais.

A la fin de l'année 1942 et premier trimestre 1943, nos groupes de jeunes du mouvement COMBAT n'avaient pas été amputés par les arrestations. J'éprouvais l'impression d'avoir monté alors un véritable mécanisme d'horlogerie. Cette période représente donc la pleine expansion de nos groupes.

J'évalue donc l'effectif global des jeunes de COMBAT à 300 environ dont une vingtaine de triangles GF, en ce non compris le soutien logistique.

J'ai tenu à tirer de l'oubli ou à maintenir le souvenir de chefs de trentaines ou de groupes qui ont combattu avec moi depuis le début et ont risqué leur vie.

Groupe CASTELLI

RACADOT
CARUCHET William
CAVAGLIONE Max
VIAZZI Jean
BAROVERO Marcel
ELSAESSER
GIOANNI
VAYSSSEL
STAD
BROILOVSKI
ASHER.

Groupe ADAM

DELPIAS
CANESSA
LUSI Georges
AUGIER
GUNSBERG
Mme REBOUL Suzanne
JALIFIE
CAMPAN
SANTUCCI Raymond
COUDERT (fusillé à Sisteron)
GIOAN Jean (déporté)
GRANDEMANGE
GIANI Armand
DELPRATO Mathilde
DELPRATO fils

Groupe CIANI

FRATONI Jean
NICOLAI
ANTONINI Pierre
SERGI Serge
ALBERTINI André
ROBECCHI Robert
POLLONI Serge
POLLONI François
BONATO André
GIOVANANGELI Albert

GARCIN Jean
MAIFFRET Edouard
ALLAVENA Antoine
DUMONT Christian
KASTNER Raymond

Groupe SUZINI

SUZINI Pierre
SENELAR Jean
GIUGLARIIS Marcel
NAPHILLAN Michel
GATTI Jean
PIERARD Jean
OBRE René
OBRE Georges
GUERRINI Jean
HAWECKER Xavier
DEROUMIN Michel
REYNAUD Jean
LEGRAND Guy
MARTIN
RAPELLO Pierre
BERARD Maurice

Groupe RODIER

MOISI Michel
VIDAL Pierre
ONETO Pierre
CHAUDON Maurice
PESCETTO Antoine
PEZ
MARS Georges
NEHAMA René
LAUTIER
MASSONI André
HUISSMANN

Groupe TOMASINI

PONS René
GASPARRI Baptiste
BRUN René
BAILET Georges
SPANNO Paul
GORDON
ZYLER
GUIGONIS

Groupe CARTOTTO

MELAN Robert
CAMISA (section Pasteur)
RICCI
RIGBON
LOY

J'ajouterai un certain nombre de jeunes que ma mémoire, 50 ans après, n'a pas permis de replacer dans des groupes :

- MUSELLI Simon
- CURZI Ange
- ZIELYNSKI Roger
- PRIORIS Roger
- PISANI Georges
- PIERONI Louis
- SAUVAIGO Laurent
- PIERRE Jean.

Que les nombreux jeunes de COMBAT que ma mémoire a oublié veillent bien me pardonner. Je ne connaissais d'ailleurs que ceux qui avaient des responsabilités chez nous.

EVOCATION DU GROUPE CIANI

Qu'il me soit permis de mentionner quelques uns de ces chefs de groupe ou de triangles.

J'ai déjà évoqué Jacques ADAM, je parlerai maintenant de Benoît CIANI, pseudonyme ALLEGRE.

A l'époque, de nombreux jeunes corses venaient faire leurs études sur le continent en particulier à Nice. Ils commençaient jeunes au Lycée. Parmi les premiers résistants nombreux avaient des noms qui ne laissaient aucun doute sur leur origine Corse, je veux dire CIANI, FRATONI, ANTONINI, ALBERTINI, SUZINI, MASSONI.

CIANI était le fondateur du groupe Corse. Il a été en classe avec moi pendant plusieurs années. Quand je le regardais, il me disait : tu vois Jacques, contrairement à ce que les gens pensent, il y a des corses blonds avec des yeux bleus.

Jusqu'en Juillet 1942, Benoît a été élève au Lycée de Nice, ensuite après le bac il a arrêté ses études et est rentré à la Préfecture de Nice. Là, il a créé un groupe de jeunes de la préfecture qui a compris notamment GARCIN Jean et MAIFFRET.

Au moment des GF CIANI a formé un des premiers triangles GF avec ses deux camarades. CIANI et GARCIN m'ont raconté à ce sujet une histoire amusante.

A l'époque, nous disposions des fameux crayons retard pour la mise à feu mais la recommandation essentielle était de n'enlever la sécurité, une petite languette de métal, qu'au dernier moment, à défaut le percuteur du crayon risquait de partir et de venir percuter la capsule de mise à feu.

GARCIN, cette fois là, dans la perspective d'une action avait amené avec lui des crayons retard et il avait par mégarde brisé le tube de verre et enlevé la sécurité trop tôt. Ce jour là, CIANI et GARCIN avaient laissé leurs vestes dans un petit local vestiaire contigu à leur bureau, à un moment donné on entend dans le bureau un sonore Pif, Pif, c'était le percuteur qui avait frappé la capsule.

Les camarades de bureau de dire : « *qu'est ce que c'est que ce bruit.....* ». GARCIN de dire : « *Nous n'avons rien entendu !* ».

Heureusement, GARCIN ne portait pas le crayon sur lui au moment du déclanchement.

De temps en temps, il faut le dire nous avons des surprises avec les crayons. 50 ans après MEIFFRET s'en souvient encore.

Jean GARCIN depuis est devenu célèbre. Il a fait toute la résistance à Nice, il a participé aux combats de la libération puis il est reparti vers les Alpes. Il est devenu « le boulanger de Malijai », petit village sur la route un peu avant Digne. Le four du boulanger ne marchait pas bien. J'ai plaidé son procès devant la Cour d'Aix en Provence, ça a été pour moi la dernière occasion de le voir. Ensuite nous nous sommes perdus de vue.

J'ai appris qu'il avait de grandes responsabilités dans les associations d'anciens combattants et résistants des Alpes. Il avait adhéré au parti communiste et avait écrit un livre magistral sur la résistance dans les Basses Alpes.

GARCIN était un homme modeste lui qui aurait pu écrire sur sa résistance à Nice au mouvement COMBAT. Il n'en a pas dit un mot et a préféré celle des Alpes.

En ce qui concerne CIANI, j'ai oublié de dire qu'il avait aussi créé une première section ouvrière à Riquier St Roch et une autre dans la région de Beausoleil.

Dans le groupe CIANI, un autre est devenu célèbre : Dominique FRATONI.

Nous nous sommes élevés ensemble quant j'étais gosse, j'habitais Rue Georges Ville, lui la Rue à côté, la rue Cais de Pierlas.

Dominique était né en Corse en 1923 à Cuttoli-Cortichiatti. Il était venu sur le continent et était élevé par sa tante qui connaissait ma mère. Elle appelait FRATONI « Mimi ». Avant de rentrer au Lycée je le connaissais déjà et nous jouions au jeu de dames dans la rue devant l'épicerie CERBONI de la rue Georges Ville. Nous nous sommes retrouvés au Lycée dans la même classe.

Il était déjà très audacieux et moi réservé. Il était grand et gros et moi j'étais petit. Quand j'étais avec lui personne ne venait me chercher querelle. Quand je suis rentré en résistance, Dominique y est rentré aussi et nous nous sommes suivis.

Le reste de la vie de FRATONI les journalistes l'ont écrit, pas toujours gentiment.

Quand, longtemps après la libération, Dominique était en Suisse, il lui arrivait de me faire donner le bonjour par de grands avocats qui allaient le voir. Il n'avait pas oublié le camarade de résistance.

Dans le groupe il y avait aussi ANTONINI. Il a résisté avec nous puis a réussi à passer en Corse, à combattre vaillamment. Il a combattu dans les Forces Françaises Libres, il a été décoré.

Après la libération il a eu beaucoup de mal à se réadapter à la vie civile et je crois qu'il a frisé l'illégalité.

Cette chose est arrivée hélas à d'autres militaires ou résistants qui n'ont pu se réadapter à la petite vie tranquille.

EVOCATION DU GROUPE SUZINI

SUZINI François lui aussi avait un groupe important, le nom de guerre de SUZINI était d'ISTRIA, cela rappelle évidemment son ascendance Corse. Il avait un teint très brun, les yeux vifs noirs, le front bombé, il disait : « *je suis le Corse au cheveu plat* ».

François était en classe avec moi au lycée, il était l'un de mes principaux adjoints. Il s'occupait principalement des questions de l'armée secrète et je l'avais d'ailleurs présenté à Monsieur COMBOUL.

SUZINI était le fils du receveur des postes de Cimiez. En effet, sur le grand chemin de Cimiez (Boulevard de Cimiez n° 41), en montant sur la gauche, un peu avant d'arriver à l'Hôtel REGINA, au débouché d'une rue se trouvait un bureau de poste. J'accompagnais souvent François sur le Boulevard de Cimiez en montant et en descendant et je lui donnais aussi les directives. François avait les clés de la poste et quand son père n'était pas là, en dehors des heures d'ouverture, nous entrions et dans le local accessoire de la poste François entreposait du matériel : plastic, cordeau, etc.....

Le père jusqu'à l'arrestation de son fils n'en a jamais rien su.

Le frère de SUZINI François, Pierre, était également des nôtres.

SUZINI François, plus tard, a été arrêté, déporté en Italie puis en Allemagne et je ne l'ai plus revu depuis.

Le groupe SUZINI comportait des individualités mémorables. Tout d'abord SENELAR René qui avait été tout à fait à l'origine du mouvement et qui avait distribué les premiers journaux Liberté. Il y avait aussi un triangle GF, le triangle Notre Dame, composé de Jean PIERARD et des deux frères OBRE, OBRE Jacques et OBRE René. Ils ont bien travaillé dans le quartier Lepante Notre Dame.

Jean PIERARD habitait en bas de Cimiez, 2 Rue Notre Dame au dessus de la Place Toselli. Nous sommes allés chez lui, il avait organisé avec Marcel GIUGLARIS dans ses locaux des cours de préparation militaire et de lecture de cartes.

Certains cours d'instruction ont eu lieu également dans les locaux des volontaires étrangers, 3 Rue Victor Juge où officiait GEISMAR, l'adjoint de FLAVIAN.

D'ailleurs celui-ci nous tenait en haute estime, dans son livre « Ils furent des hommes », page 152, il écrit :

« On me confia ces jours là 150 jeunes de 17 à 19 ans, des étudiants de Nice. Ils étaient plein d'enthousiasme et admirables, d'abord affectés au groupe franc du mouvement COMBAT, ils passèrent pour l'instruction sous mes ordres. Ce n'étaient pas des éléments faciles à manier, leur jeunesse et leur élan réclamaient une action rapide. Nombreux étaient ceux qui venaient me demander des missions dangereuses, ils avaient soif d'aventure. Il fallait les tenir de près. Ces jeunes gens constituaient une merveilleuse réserve de forces vives, ils couraient à la Victoire. Je ne puis les mentionner tous, je cite seulement ceux qui passèrent en Conseil de Guerre avec moi où leur attitude fut entièrement cranée » :

*Michel NAFILIAN
Marcel GIUGLARIS
François SUZINI
Albert TAEBINER. »*

*Jean GATTI
René SENELAR
Jean PIERARD*

Pas de doute , ce sont bien 150 des jeunes de nos groupes et encore FLAVIAN ne les a pas tous connus.

EVOCATION DU GROUPE RODIER

Henri RODIER était aussi un camarade de classe inséparable. Combien de fois nous avons fait le trajet le lycée, le Paillon, la Place du Quinzième Corps. A cette Place nous nous séparions, moi j'allais à droite vers l'Avenue des Diables Bleus, lui au Quai Maréchal Lyautey.

Nous avons bien sur d'innombrables conversations sur la guerre, l'occupation, l'action résistante.

RODIER *« dispatchait souvent journaux et directives auprès des autres chefs de groupes ».*

Henri m'a rendu de très grands services. Pour nous se posait une question de dépôt de matériel. Les perquisitions policières étaient nombreuses et en ce temps là il n'étais pas très indiqué que la police découvre chez soi des explosifs ou des plaquettes incendiaires.

Monsieur RODIER père à l'époque était directeur pour les Alpes Maritimes d'une petite société pétrolière, la STE DESMARAIS FRERES. Le bureau de la société était Rue Foncet, juste derrière le lycée. Le bureau était grand avec beaucoup de papiers et d'archives et ce n'était pas tous les jours qu'ils étaient déplacés. Quand Monsieur RODIER père n'était pas là, nous déposions dans le bureau, derrière les archives, les journaux COMBAT et notre matériel explosif. Henri avait la clé, cela nous permettait d'avoir un dépôt en ville ou même un coin de repli provisoire. Monsieur RODIER père bien entendu n'a jamais rien découvert.

J'indiquerai en outre qu'au lycée la chimie enseignée était pour nous une matière de prédilection et pour cause nous avons commencé à fabriquer de la poudre noire puis de la cheddite, des mélanges inflammables avec l'essence DESMARAIS et à la fin de la nitroglycérine. Je m'étais même brûlé et jauni la peau avec de l'acide nitrique. Nous essayons les mélanges dans mon jardin, Avenue des Diables Bleus.

Chez nous, RODIER était souvent appelé « le chimiste ». Nos mélanges ont servi dans nos opérations, nous achetions nos accessoires chez un commerçant de tubes à essais et autres Rue Lepante.

Cette chimie pratique a entraîné chez RODIER une véritable vocation. Après la libération, il était très calé. Il a réussi à intégrer l'école de chimie de Lyon. Il est devenu ingénieur-chimiste dans la branche des colorants textiles. La résistance entraîne parfois des vocations.

Un ami inséparable de RODIER était VIDAL Pierre. Il nous a servi notamment de dépôt central. Il alimentait les triangles en matériel. VIDAL quoique très actif prenait toujours une allure pacifique et flegmatique. Après guerre, VIDAL a eu aussi une vocation parachimique il est devenu pharmacien et a eu des responsabilités importantes à la STE SILBERT et RIPERT.

Dans le groupe RODIER était également ONETO, résistant de la première heure né en 1923 en Corse.

Il était aussi au lycée. Ensuite il est devenu fonctionnaire et a réussi à s'infiltrer à la préfecture annexe dans les services de l'information et nous a tenu au courant des activités anti-nationales (affichagees raflés, perquisitions et même pillages des maisons). Un jour ONETO découvert a réussi à prendre le large.

EVOCATION DU GROUPE ADAM

Après avoir évoqué ADAM, je parlerai de quelques uns de ses hommes ou de ses groupes. Il a recruté des individualités brillantes.

Je pense par exemple à CANESSA qui nous a rejoint très tôt. Il avait créé un groupe de diffusion de COMBAT à la poste Thiers. Lors de la création des GF, CANESSA créait le triangle WILSON composé d'éléments de la poste : CANESSA GIANI Armand LUSI.

Ce groupe rendra des services éminents à la résistance en filtrant la correspondance télégraphique et en nous communiquant tous les messages officiels de la LVF, PPF, milice, etc.... Le même groupe filtrant aussi le courrier et arrêtaient les lettres de dénonciation faites à la police ou à la gestapo et prévenait les patriotes.

CANESSA et les siens sont des anciens du Ferrion. Le jour de la Libération ils ont combattu dans le secteur du lycée.

ADAM avait aussi recruté AUGIER (ANGEREAU), un jeune très grand et très robuste. Celui-ci à son tour était devenu chef de groupe et avait comme adjoints GUNSBURG (GAYAN) et Madame REBOUL Suzanne qui habitait Rue Auguste Gal et que nous appelions « la chef » et qui avait été proposée pour médaille de la résistance.

Après mon départ de Nice, ANGEREAU et GAYAN étaient devenus indépendants et avaient créé la formation « quatorze juillet » qui a réussi quelques beaux coups de main.

D'après ce qu'on m'a indiqué, ANGEREAU et GAYAN avaient été arrêtés par la gestapo et amenés en Allemagne en train, quand le train avait ralenti, ils en avaient profité pour sauter du train et avaient réussi à s'enfuir sans être blessés bien qu'on leur ait tiré dessus. Ils avaient repris leur activité.

Recruté par ADAM, il y avait aussi Jean GIOAN rentré en Janvier 1941. Il avait créé une section de jeunes à l'Electricité de France et Gaz de France, 24 Avenue Notre Dame.

Lors de la création des GF, il avait appartenu au triangle ASSALIT (ADAM-GIOAN-DELPIAS). Il était parti au chantier de jeunesse au bon moment, le 8 Juillet 1943, où il avait continué son activité mais il avait été arrêté le 9 Juin 1944 pris sur le fait par une patrouille en train de photographier avions et ouvrages allemands sur le terrain d'aviation de la Jasse à Eyguières (Bouches du Rhône).

On l'avait emprisonné aux Baumettes à Marseille puis à la Caserne La Pépinière à Paris. Il avait ensuite été déporté à LOBAU en Silésie et libéré le 20 Avril 1945 par les Américains à Asch en Tchécoslovaquie et était rentré en France le 25 Mai 1945.

Tout cela vaut bien la peine d'être mentionné et démontre le nombre d'établissements dans lesquels les jeunes de COMBAT avaient créé des groupes. Il n'y avait pas chez nous que des lycéens.

EVOCATION DU GROUPE CARTOTTO

Ce groupe est cher à mon coeur. Mathieu CARTOTTO pseudo ALAIN était né à Nice en 1924. Il était grand, maigre, le visage anguleux, les cheveux noirs, de grosses lunettes à forte courbure barraient son visage.

Mathieu avait un accent niçois prononcé qui faisait plaisir à entendre, un véritable accent niçois.

Je l'ai connu en Novembre 1940, il était alors élève au cours complémentaire du Port. Aussitôt, il y a créé un groupe de résistance. Ensuite, il en avait organisé un deuxième à l'école de navigation où il a recruté un chef de sizaine de valeur : RICCI.

Le résistant efficace est celui qui se mêle au peuple et qui dure le plus longtemps. Mathieu CARTOTTO a été un de ceux-là.

Pendant 4 ans jusqu'à la libération, il a été de toutes nos expéditions et jamais il ne s'est fait prendre. Quand il y a eu les GF Mathieu a créé le triangle de Mont BORON (CARTOTTO-MELAN-LOY). Quand j'ai dû fuir Nice il a amené un de mes groupes au CFLN.

Le 6 juin, j'ai eu la grande joie de la voir arriver au Ferrion, c'est donc un des anciens du maquis du Ferrion.

Quand le maquis a été encerclé à la dispersion il a comme moi choisi le bon côté, c'est-à-dire passer par l'est coté Coaraze-Contes. Mathieu a encore participé aux combats de la libération au quartier Mont BORON.

Après avoir quitté l'école du Port, Mathieu est devenu employé de bureau à la Mairie. Je crains que maintenant il n'ait plus beaucoup de vue, il lui reste le souvenir de notre aventure qu'il raconte parfois.

CARTOTTO était inséparable de Robert MELAN. Ils ont participé aux mêmes opérations. MELAN était lui un grand placide souriant, il avait une magnifique écriture administrative. Robert a fait une belle carrière à la Sécurité Sociale.

Le groupe CARTOTTO/MELAN était un groupe d'ouvriers et d'employés.

EVOCATION DU GROUPE TOMASINI

Je ne puis citer tous les jeunes et redire chaque fois les actions héroïques accomplies au péril de leur vie.

Pour Michel TOMASINI je faisais avec lui le chemin du lycée jusqu'à son domicile, Boulevard Pierre Sola.

Son père je crois dirigeait un collège. Michel, qui était un grand admirateur de Napoléon, avait créé un groupe que nous appelions le groupe Pierre Sola.

Au groupe TOMASINI appartenait Jean-Baptiste GASPARRI. Il avait été arrêté concomitamment avec la grande campagne de diffusion des timbres et de la photo du général de Gaulle (20 000 papillons environ).

Baptiste avait été dénoncé par un milicien dont l'un des noms était TOLSTOI DE M.....Nom illustre qu'il avait sali. Les journaux ont relaté le périple concentrationnaire de GASPARRI et son retour. Je ne le referai pas.

A ce groupe appartenait aussi SPANO Paul, revenu bien pauvre de déportation.

Il m'a raconté une histoire à la fois triste et amusante démontrant l'incompréhension des peuples.

SPANO était arrivé en camp de concentration en Allemagne, il me dit le premier matin nous sommes réveillés par un gardien nazi qui se met à hurler KAFFEE ALLE RAUST. Moi, je me suis dit tiens c'est pas si mal le matin on nous sert du café au lait. Ensuite, j'ai déchanté ALLE RAUST, ça voulait dire à peu près « Tous foutez le camp d'ici ».

FIN DECEMBRE - LA DERNIERE VISITE DE RENOUVIN

Dans les derniers jours de l'année 1942 ou à l'extrême dans les tous premiers jours de 1943, RENOUVIN est venu inspecter ses équipes de GF dans les Alpes Maritimes et en particulier les jeunes.

Je l'ai rencontré chez le général BARDI DE FORTOU, nous étions trois ou quatre. Il nous a chaudement félicité pour nos opérations de dynamitage de l'été et automne 1942 qui avaient eu un grand retentissement dans la presse et dans le public.

Je lui ai alors parlé de l'enquête de police en cours et de notre conversation quelques jours avant à l'hôtel de police au sujet des attentats.

RENOUVIN, qui était aussi recherché dans les Alpes Maritimes, n'avait pas l'air tellement étonné. Il me dit : *« oui, il risque d'y avoir du déchet et des arrestations ! mettez en sommeil pour quelque temps les triangles considérés et évitez les rencontres entre vous car on va vous surveiller et vous filer »*.

Il ajoute : *« vous les jeunes avez fait du très bon travail dans les plasticages, maintenant nous allons passer à un autre genre d'opération, les matraquages. »* Avec son langage, il ajoute : *« maintenant vous allez casser des têtes. »*

Il nous explique comment procéder : *« tout d'abord vous allez dresser une liste des PPF, miliciens et autres collaborateurs, ensuite vous allez les suivre pour connaître leurs horaires, leurs adresses, leurs habitudes et les lieux isolés où on peut les rencontrer. Ensuite vous leur donnerez une bonne correction en les matraquant. Pour les matraques ce n'est pas difficile, vous prenez une tringle en fer et vous l'enveloppez d'un tuyau de caoutchouc épais. Vous avez ainsi une bonne matraque comme celle des policiers qui assoment sans blesser sérieusement. Vous agissez par triangles ensuite il faut partir très vite. »*

Ces procédés pouvaient être employés aussi contre des militaires italiens isolés pour récupérer des armes.

Devant la nouveauté et la difficulté de la tâche demandée, nous sommes restés quelque peu interloqués. Le Général DE FORTOU, alors âgé de 66 ans, était très hésitant mais dans une armée clandestine il faut obéir, nous avons promis de dresser des listes et de commencer les filatures de collabos.

Certains triangles ont continué les opérations antérieures. D'autres ont commencé les nouvelles opérations et filatures. Le triangle de PIERARD a pu réussir plusieurs matraquages de personnes dont j'ai probablement oublié les noms mais sur la colline de cimiez ils ont réussi quelques matraquages de soldats italiens et leur ont pris leurs armes.

J'ai oublié de mentionner que RENOUVIN alias JOSEPH nous avait ce jour là amené du nouveau matériel.

Je ne me doutais pas alors que c'était la dernière fois que je rencontrais RENOUVIN. Nous étions confiants car c'était l'époque de la plus grande expansion des GF dans toute la France du Sud.

Plus tard j'ai appris que RENOUVIN avait une planque dans les Alpes Maritimes à Biot chez DE BENOUVILLE et que peu de jours après nous avoir vu à Nice, la police de Vichy s'était présentée à Biot pour les arrêter mais qu'ils avaient pu miraculeusement s'enfuir dans le massif central mais hélas le filet se reserrait, l'orage approchait RENOUVIN savait qu'il allait au sacrifice.

C'était la dernière fois que je l'ai vu.

J'ajoute que cette histoire de matraquages a failli se terminer fort mal pour moi. Un soir où nous filions un collabo dans une rue isolée, celui-ci nous a heureusement échappé. En effet, ce soir là j'ai été repéré par FLUCHAIRE, le policier adjoint, ce qui m'a valu quelque temps après d'être reconvoqué à l'hôtel Beaulieu Hollande avec cette observation : *« je vous ai vu l'autre soir dans une rue déserte, que faisiez-vous, vous ne paraissez pas vous tenir tranquille, attention à vous. »*

Si ce soir là nous avions matraqué nous aurions été pris sur le fait.

J'ai donc eu la Barraka cette nuit là !



